

Comptes rendus

DUMONT, Fernand, *Récit d'une émigration* (Montréal, Boréal, 1997), 265 p.

Serge Cantin

Volume 52, Number 1, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005346ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005346ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cantin, S. (1998). Review of [Comptes rendus / DUMONT, Fernand, *Récit d'une émigration* (Montréal, Boréal, 1997), 265 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52(1), 74–76. <https://doi.org/10.7202/005346ar>

COMPTES RENDUS

DUMONT, Fernand, *Récit d'une émigration* (Montréal, Boréal, 1997), 265 p.

«Oui, il y a beaucoup de choses qu'ignorent les intellectuels et qu'on ne trouve pas dans les livres, ceux qu'on fréquente et ceux qu'on écrit.» (p. 265)

Homme discret et peu soucieux de son image de marque, c'est sans grand enthousiasme, pour faire «diversion» à la maladie, au cancer qui lui enlevait «le courage de l'objectivité», que Fernand Dumont s'attela à la rédaction de ses Mémoires que, fort heureusement pour nous, il aura eu le temps d'achever avant sa mort, survenue le 1^{er} mai 1997. Le résultat n'en est que plus convaincant, les «réticences» de l'auteur l'ayant en quelque sorte garanti du «narcissisme» qui souvent motive et afflige le projet autobiographique contemporain, sans pour autant priver le lecteur de son plaisir et de l'émotion qu'il est en droit d'attendre d'un bon récit.

Car il s'agit bel et bien d'un récit, comme l'auteur a d'ailleurs pris soin de nous l'indiquer tant par le titre que par la citation de Maurice Bellet qu'il a mise en exergue: «Il n'y a que des histoires; les théories sont des histoires endimanchées.» L'histoire que nous raconte Fernand Dumont, pour être d'abord la sienne, celle de son «émigration» hors de la culture populaire qui l'avait nourri et formé, ne se veut pas moins inséparable et solidaire d'une autre histoire, d'une autre émigration: celle d'une société hors de la culture traditionnelle où elle s'était donné conscience d'elle-même. Cette double émigration, loin d'avoir cherché à en refouler ou à en sublimer le souvenir, Fernand Dumont a résolu très tôt d'en assumer le drame, de faire du traumatisme de l'exil le problème central de sa vie et de son œuvre, son défi d'homme et d'intellectuel tout à la fois.

Le premier acte de ce drame, sa scène primitive, si l'on ose dire, se déroule à Montmorency, cette petite ville jadis ouvrière à quelques kilomètres en aval de Québec où Fernand Dumont est né et a grandi à l'ombre de la Dominion Textile. Une enfance marquée par la maladie (la tuberculose) qui le maintient un peu à l'écart du monde et lui inocule le virus de la solitude, de la rêverie et de la lecture, ce triple levain de l'écriture. Certes, il était déjà arrivé à l'auteur de parler de son «pays natal» et de l'empreinte qu'il avait laissée sur ses ouvrages les plus théoriques. Mais l'évocation était restée jusque-là trop elliptique pour que l'on pût nettement repérer le tracé du chemin qui mène de Montmorency à *L'anthropologie en l'absence de l'homme*. Avec *Récit d'une émigration*, la continuité s'éclaire, rendant du même coup plus concrète la dialectique entre «culture première» et «culture seconde» développée dans *Le lieu de l'homme*. On voit en effet comment, jeune encore, Fernand Dumont commence à *émigrer*, à prendre distance

[1]

par rapport à sa famille et à son milieu, tout en leur demeurant en même temps profondément attaché: «En réalité, le détachement envers les miens était commencé depuis longtemps. Il se produisit si insidieusement qu'il ne me causa d'abord ni regret ni remords. Je m'étais mis en retrait de mon milieu en utilisant plus ou moins consciemment les ressources qu'il m'offrait, de sorte que mon manège reconfortait ma solidarité plutôt que de la contredire [...]. Retiré sans être indifférent, je m'exposais au désir d'écrire.» (p. 43) Le regret et le remords viendront ensuite, à mesure que le jeune Dumont prendra conscience que le sentier de l'école le conduit inexorablement à l'exil. À cet égard, l'entrée, tardive, en classe de belles-lettres au Petit Séminaire de Québec en 1947 (Dumont a vingt ans) marquera le point de non-retour, à partir duquel le remords, rédimé par la foi et l'engagement chrétiens, devient le moteur même de la recherche et de l'écriture, l'aiguillon d'une fidélité responsable, d'une éthique de *la distance et la mémoire*. Jean Genet a dit qu'écrire est le dernier recours quand on a trahi; or Dumont, on le sait, a beaucoup écrit. Mais la trahison véritable n'eut-elle pas été ici de ne pas trahir, d'étouffer le «désir d'écrire», bref de refuser l'émigration sous prétexte de demeurer fidèle à ceux de sa lignée, à ces paysans et prolétaires illettrés dont le silence n'a cessé d'obséder l'écriture dumontienne? À propos de ses parents, auxquels il rend un hommage empreint d'affection et d'admiration, il dit: «J'ai cru qu'il me faudrait aller jusqu'à prendre une autre route que la leur pour répondre à des espoirs qu'ils ne pouvaient nommer.» (p. 16) Les lecteurs un peu familiers avec l'œuvre de Dumont comprendront que celle-ci repose tout entière sur ce pari déchirant, qu'elle est à tout prendre, et sans préjudice de sa profondeur et de son originalité philosophiques, le corollaire savant de ce «J'ai cru», l'exécution sur divers registres d'une promesse qui engageait indéfiniment à l'acquisition d'une dette de culture première.

Concernant le parcours de l'émigré dans le monde de la parole et de l'écriture, qui forme la trame de fond du récit, on découvre à quel point Dumont fut une sorte d'autodidacte qui, faute de modèles dans son milieu immédiat, a dû se frayer son propre chemin vers la culture savante. Cela dit, l'auteur n'oublie pas de saluer ses maîtres, en particulier Maurice Blondel, Emmanuel Mounier et Gaston Bachelard qui lui «ont laissé entrevoir le pays nouveau où l'exil [l]e conduirait» (p. 60); mais aussi les maîtres plus obscurs, tel le frère Georges, son instituteur à Montmorency, qui lui communiqua cette passion de l'enseignement dont il devait faire profiter à son tour plusieurs générations d'étudiants à l'Université Laval et ailleurs.

Nous sommes ici, on l'aura compris, aux antipodes de ces autobiographies qui ne sont que justifications de soi ou prétextes à règlements de compte. Retrarrant les principaux moments de sa carrière universitaire et de son engagement social, politique et religieux, Dumont ne manque jamais de souligner les qualités et les mérites de ceux et celles avec qui il fut appelé à travailler, se taisant ou passant rapidement sur les mesquineries. En fait, le seul personnage qui n'a droit à aucune indulgence de sa part se nomme, comme par hasard, Pierre Trudeau.

Récit d'une émigration représente à n'en pas douter la meilleure introduction qui existe à la pensée dumontienne. Quant à ceux qui, comme moi, s'intéressent depuis longtemps à celle-ci, ils trouveront dans le dernier livre de Fernand Dumont de précieuses synthèses de tous ses autres livres, un *vade-mecum* indispensable. Ajoutons en terminant, au bénéfice de ceux qui l'ignorerait encore, que, tout Québécois qu'il se soit voulu, Fernand Dumont n'en est pas moins un penseur universel, l'un des plus grands de la seconde moitié du XX^e siècle. Et qui plus est, un merveilleux écrivain de langue française.

Centre interuniversitaire d'études québécoises
Université du Québec à Trois-Rivières

SERGE CANTIN